

le buisson

le buisson

le buisson fait référence à l'architecture des banlieues
bourgeoises américaines.

Marianne Mispelaëre
www.mariannemispelaere.com

Les ombres sont petites ou grandes. De six heures à seize heures elles sont dans le jardin. Elles s'éloignent pour revenir bien en place : au pied du marronnier, des chaises et de la table en plastique, aux pieds des enfants et des chiens. C'est normal.

Dans ma maison je ne m'éloigne jamais trop de mes fenêtres. Je suis heureuse. Réellement. Chaque jour je m'autorise vingt pas dehors pour aller chercher le *Times* dans le jardin - sous les regards des voisins, je regarde par terre pour ne pas les voir à travers rien du tout. Il est plaisant de se dire que quand on reste chez soi à regarder à travers une vitre, on ne touche pas les gens et on ne

les entend pas non plus. Et je sais que c'est bon : ne plus parler aux voisins avec derrière eux leur grande maison prête à s'effondrer sur vous. Regarder les choses évite de prendre un grand couteau et de le planter dans le sol en terre jusqu'à ce que les sillons forment le prénom d'un ami. Avant j'avais perpétuellement le sentiment qu'il était très très dangereux d'être vivante, présente en ce monde ne serait-ce qu'un seul jour. Je croyais que les gens étaient vrais mais maintenant je ne le crois plus. De l'autre côté de la vitre ce que je regarde n'a pas l'air normal. Ça semble faux.

Moi je vis dans cette maison derrière les vitres, isolée. Les yeux sur les

ombres, les petites et les grandes.

Un jour j'ai fait vingt pas dans le jardin pour aller chercher le journal et un gamin était à dix pas devant moi. Il était habillé en garçon destiné à être un homme important. Je me suis sentie face à une petite violence. Il avait des grains de beauté immenses sur le nez et les joues. J'ai touché les boules empoisonnées du buisson à côté de nous parce que je ne savais pas quoi faire. J'en ai mangé deux. Mais il est resté là, avec ses tâches uniformes sur les joues comme des ombres, et il me regardait. Sa taille n'était pas aussi grande que la mienne mais presque — nous nous tenions tous les deux très droits.

Peut-être aurions nous pu attendre encore un peu, ensemble. Même si rien ne se passait, nous aurions tout de même vécu l'un pour l'autre.

Il m'a demandé s'il pouvait aller boire dans ma salle de bain. Pendant quelques minutes j'ai regardé l'herbe très verte écrasée par mes chaussures. Il allait sans doute partir. Et c'est ce qui s'est passé. Il s'est éloigné de moi pour aller vers ma porte d'entrée. Je l'ai vu et je n'ai rien dit. Je l'ai suivie. Je devais être brave.

Je lui ai montré ma salle de bain, il m'a dit qu'il appréciait sa propreté. Il a pris le savon blanc, l'a astiqué et il y a eu de petites et de grandes bulles. J'étais derrière lui et je

pouvais le regarder faire son bazar. Le liquide qui pissait de ses mains était un peu gris. Je n'avais pas de serviette de toilette pour les essuyer parce que je sais trouver le temps pour qu'elles sèchent toutes seules. Il m'a demandé s'il pouvait s'allonger sur mon tapis de bain. J'ai dit oui. Il a fermé les yeux.

Je pouvais le regarder et l'apprécier. Sa respiration était comme les heures : parfois elle me semblait courte, parfois longue, en la sachant objectivement identique, neutre, géniale. Il m'a demandé s'il pouvait maintenant se relever. J'ai dit qu'il aurait dû me poser ce genre de question avant. Il a souri comme un homme - avec vanité.

Et le soir est venu, bien en place. J'étais toujours debout et lui, toujours allongé sur mon tapis de bain.

tatouage

tatouage

tatouage fait référence au travail photographique de Bernd
et Hilla Becher.

Marianne Mispelaëre
www.mariannemispelaere.com

On dit qu'en vieillissant, on devient plus intelligent. Quand j'étais gamin on m'a offert un chien parce que c'était ce que je souhaitais. J'ai tout appris de lui, je suis devenu adulte avec lui. Mon frère est devenu architecte, et moi videur. On lui avait acheté un cheval.

Quand tu es gamin tu as des rêves et tu as confiance, tu crois pouvoir devenir ce que tu veux. Je voulais la gloire les grandes choses et les responsabilités, être un homme important. J'étais impatient de vivre l'avenir. J'ai vécu comme ça dans ma tête, dans les rêves, pendant très longtemps.

Et tout d'un coup, sans crier gare

l'avenir se pointe, il est là et je me demande quoi en faire parce que ma vie ne s'est pas déroulée comme je l'avais imaginé. Je crois que ce chien a pas mal déterminé ce que je suis devenu, que c'est un peu sa faute si je ne vis pas mes rêves. Je suis perdu mais je m'en sors.

Je suis devenu videur dans un club — c'est-à-dire un salaud qui vit la nuit et qui passe son temps à classer les gens. Ça me donne du pouvoir. Je discute et je plaisante avec les filles qui sortent dehors fumer des cigarettes. Je leur raconte des histoires, des choses que j'ai jamais possédées et des aventures que j'ai pas vécues. La clef c'est

de ne pas mentir sur tout sinon tout s'embrouille, il faut faire simple.

Je rentre chez moi par le premier train de 6h32. Ce matin quand je sors de la gare devant mes yeux c'est comme un feu d'artifice... Un beau bouquet final... Il y a cette lumière de l'aube sur les usines portuaires, comme de la neige qui serait tombée sur un trottoir de boue. Je m'éloigne de la route principale et je prends le petit sentier en direction du silo. Il est assez long, bordé d'un côté des voies ferrées et de l'autre du canal. L'hiver a dégagé les végétations. Ce bâtiment si imposant dans le paysage est voué je le sais à l'abandon, comme un homme qui aurait épuisé toutes ses forces. Quoi que je fasse, rien ne

pourra changer ça. C'est comme ça. Ce sont parfois les choses les moins douloureuses qui font le plus souffrir.

série

série

série fait référence à la série de dessin *sans titre* (2010)
de Judit Reigl.

Marianne Mispelaëre
www.mariannemispelaere.com

Il y a des gens qui sont bêtes et il y a des gens qui ont peur. Les gens bêtes ce n'est pas de leur faute. Les gens qui ont peur c'est de leur faute. Je suis bête mais je ne suis certainement pas peureuse, je fais mes expériences quotidiennes parce qu'elles me font comprendre des choses.

Il y a trente ans à partir du mois de septembre je n'ai plus rien fait d'autre que d'étudier mon corps et sa gravité. Un jour je vais tomber à terre pour mourir. Ça ce n'est pas grave le malheur c'est absurde c'est la chose la plus comique. C'est la chute que mourir entraîne qui m'intéresse, c'est le danger que je prépare.

Je ne vis pas dans le présent pas dans le passé, mais pour ce danger qui se rapproche. Le temps présent m'ennuie avec ses histoires de gosses ses divertissements ses souvenirs du dimanche, le temps présent ne me sert concrètement à rien. Il faudrait avoir deux vies : celle pour les autres d'une femme très âgée ayant mené une vie dure mais tranquille, et la mienne la réalité. Mon corps qui tombe au sol de sa petite hauteur c'est une réalité. J'enregistre chacune de mes tentatives de chute. Avant de faire quelque chose ça nous semble parfois difficile. Puis on le fait et c'est fait c'est facile. Je tombe au sol avec une éponge pleine d'encre noire dans chaque

main. Je mets de grands papiers au sol pour ne pas tacher le carrelage et je laisse sécher l'encre toute seule avec le temps qu'il lui faut. Je sais immédiatement si la tentative de chute est ratée ou réussie, c'est-à-dire si je me suis empêchée de penser à ce que je faisais — il ne faut penser à rien d'ailleurs.

Je produis ces expériences amusantes tous les jours jusqu'à celle de ma mort. Là je serai moins ridicule que tous ces vieux qui meurent les uns après les autres avec un air sur le visage de surprise, sonné et chialant de peur. Moi je saurai parfaitement comment on fait.

vivre comme un faible, petit à petit

vivre comme un faible, petit à petit

vivre comme un faible, petit à petit fait référence au travail
de l'artiste François Allys.

Marianne Mispelaëre
www.mariannemispelaere.com

Des fois on a besoin de se mettre des bâtons dans les roues, de se pousser vers une situation inconfortable. Ça fait curieusement du bien. Ça révèle une force en nous dont on a généralement peur. Je ne sais pas pourquoi.

Je le savais que j'étais plus fort que ce que je croyais être. J'avais trop tendance à me voir comme un faible en ne cherchant jamais le danger, en faisant les choses qu'on m'avait apprises à faire, en faisant tous les jours ces mêmes choses. Je dois aussi ajouter que j'ai été élevé dans la croyance. Les croyants se considèrent plus faibles et plus punissables que les autres.

Tout était tellement sage et parfait...

Dans un quartier où toutes les maisons étaient identiques mes parents m'ont poussé à prendre très jeune une quantité d'habitudes dans toutes sortes de domaines. Si bien qu'au bout d'un certain temps ces habitudes me rendaient tout linéaire et me cachaient les découvertes.

Je suis sorti de la maison j'ai traversé la rue. Par simple curiosité, pour voir ce que ça allait faire. Avec une boule de peur au ventre et une envie de rire ! Rien ne m'a stoppé, je suis allé encore plus loin. Et encore et encore en excluant le fait de prévoir quoi que ce soit. C'est jubilatoire de se dire qu'à tout moment se provoquer ces petits accidents de parcours

peut tout faire basculer... ou pas. Parfois faire quelque chose ne sert à rien. J'expérimente, je remets en question par moi-même, sans cette science qu'on nous apprend et qui rationalise tout. Je suis surpris par le déroulement de certaines situations et en même temps, je suis heureux. Des fois il m'arrive d'être vraiment honteux ou vraiment dans la merde mais je reste conscient de ce que je fais. Je me sens responsable. C'est ça qui est drôle. La ville est à la fois un espace de sentiments et de conflits.

imbéciles heureux

imbéciles heureux

imbéciles heureux fait référence à l'actrice Laura Dern.

Marianne Mispelaëre

www.mariannemispelaere.com

Tout le monde ici a choisi très tôt de ne plus aller à l'école. Le monde où nous vivions était triste : des ennuyeux, des menteurs, des décevants, des idiots. Ce qui le rendait triste, et qui continue à le rendre triste, c'est que la vie et les histoires qu'on trouve dans les livres elles ne sont pas pareilles. Je voudrais que tout soit pareil : coulant, salé, avec une fin qui correspond bien.

Nous, nous formons une troupe d'inconscients et nous avons chacun nos stratagèmes pour respecter et perpétrer cette chère inconscience. Parce que sans elle, on sait qu'on ne rirait pas ensemble, on rirait tout seul dans son salon.

Il y a une petite chose qui s'est passée quand j'étais gamine. Ça s'est passé dans la cour de l'école primaire. Je ne savais rien. J'étais petite et seule, je cherchais un signe : si tu le veux tout ce que tu vois peux te parler, c'est toi qui donne la signification. J'ai eu l'impression à cet instant que ma main droite était plus lourde que ma main gauche. La gauche ce sera le oui, la droite le non. À partir de là, cette impression de lourdeur dans mes mains allait m'aider dans mes décisions. Rien n'a d'explication, je n'ai pas à donner d'explications.

Les gens trouvent des phénomènes intéressants jusqu'à ce qu'ils leur donnent un nom. Nommer c'est finir

d'expérimenter. Alors je n'ai jamais nommé cette impression dans mes mains et je suis partie sur les routes. J'ai volé dans les magasins, j'ai vaguement pris de la drogue, peut-être me suis-je dénudée durant une année entière, j'ai été une femme entretenue et j'ai fait le tour du monde en racontant des légendes. Des histoires simples avec des personnages simples. Je n'ai jamais manipulé personne, ce sont les autres qui ont bien voulu être assez bête pour se tromper. Le hasard m'a amenée là où il a voulu. Je suis devenue une comédienne.

Avec la troupe on monte des spectacles d'improvisations. Notre vie nous donne des idées pour la

scène et il nous arrive souvent de tomber amoureux de ces idées. Les spectateurs nous disent qu'ils ne comprennent rien à ce qu'on dit ni à ce qu'on fait. Devant le théâtre on essaie d'expliquer que chacun doit tirer sa propre conclusion.

*Vous devriez imaginer la suite.
Quelque chose de beau.*